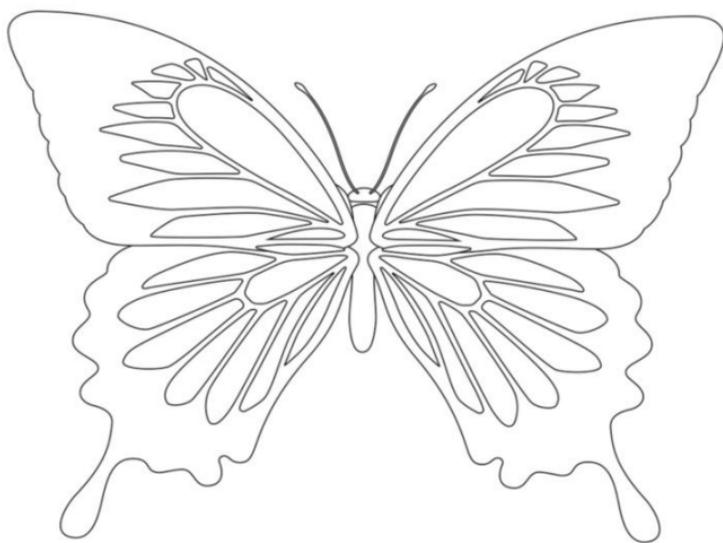

SAND

Écrits sur la nature

Présentation par Patrick Scheyder

Postface par Gilles Clément



LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

Le Pommier

Écrits sur la nature

George Sand

Écrits sur la nature

Présentation par Patrick Scheyder
Postface par Gilles Clément

Le Pommier

Pianiste et auteur de plusieurs ouvrages consacrés aux relations entre l'homme, la nature et l'art, Patrick Scheyder conçoit notamment des spectacles sur le thème de la biodiversité.

Jardinier et écrivain, Gilles Clément est notamment l'auteur de Manifeste du Tiers paysage (rééd. Sens & Tonka, 2014) et de Notre-Dame-des-Plantes (Bayard, 2021).

© Albin Michel, 1995, pour le témoignage d'Aurore Sand, petite-fille de George Sand, p. 184, initialement paru dans *Le Jardin romantique de George Sand*.

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2022, pour la présente anthologie
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-2507-8
Dépôt légal : 1^{re} édition : 2022, avril

170 bis, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

À LA RENCONTRE DE GEORGE SAND

La nature est tout ce qu'on voit,
Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on aime.
Tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit,
Tout ce que l'on sent en soi-même.

Elle est belle pour qui la voit,
Elle est bonne à celui qui l'aime.
Elle est juste quand on y croit
Et qu'on la respecte en soi-même.

Regarde le ciel, il te voit,
Embrasse la terre, elle t'aime.
La vérité c'est ce qu'on croit
Et la nature c'est toi-même.

« À Aurore »

George Sand est une femme complète. Elle ne se refuse à aucun plaisir ni à aucune audace, avec son instinct pour boussole, en lequel elle a parfaite confiance. Le raffinement de la pensée s'allie chez elle à une sorte de bon sens rural qui lui permet de

garder raison dans le tumulte des passions amoureuses ou des idéaux politiques. Ce bon sens, que l'on raille-rait de nos jours pour faire trop « paysan » ou simpliste, George Sand s'en réclame : n'est-ce pas là sa *nature* ? Sa nature n'est point d'être seulement femme, botaniste, écrivain, ou encore mère et épouse, ou amante. C'est tout cela en effet, mais aussi la jouissance pleine et entière de son humanité. Madame Sand est d'abord une humaine – « une femme et un homme, c'est si bien la même chose¹ », dit-elle, et puis un humain, c'est un être complet fait de rêves comme de réalités. De même qu'un arbre, une fleur sont des êtres complets, dotés d'une sensibilité, d'une existence autonome et peut-être d'une vie comparable aux nôtres.

Portée par cette certitude, elle aborde le vivant avec une passion à la fois scientifique, physique et intellectuelle. Elle réfléchit, certes, mais aussi elle se laisse porter, elle s'abandonne et se contrôle, se dévoile encore mais sait jouer du secret. C'est qu'avec l'âge elle a appris à se livrer, tout en se protégeant. Adeptes de Jean-Jacques Rousseau depuis son enfance, puis socialiste amie de Louis Blanc ou de Barbès, républicaine, révolutionnaire et enfin retirée dans son château de Nohant, elle a vécu beaucoup d'enthousiasmes, d'illusions et de renoncements. Mais jamais elle n'a désespéré. Pourquoi ? C'est que la nature était là, et que la solitude n'est plus quand on sait regarder un arbre, le soleil couchant, entendre le chant des hirondelles. C'est bien mieux qu'une consolation ; c'est la certitude qu'existent d'autres mondes, visibles ou invisibles, avec aussi d'autres langages, de nouvelles perceptions, et des sentiments.

1. Lettre adressée à Gustave Flaubert, le 15 janvier 1867.

George Sand, par son analyse à la fois instinctive et scientifique, anticipe sur ce que de nos jours on appelle la « biodiversité », soit la multiplicité des espèces au service de la vie. Elle n'envisage aucune rupture entre le monde enchanté de la nature, qui s'exprime au travers de ses herborisations, de ses romans ou de ses contes, et ses aspirations sociales à plus de liberté, d'égalité et de fraternité. Elles en découlent, bien au contraire, car tout est lié entre nature et engagement républicain. Pour Sand, la république est un monde non pas idéal, mais celui qui permet la liberté de toutes les expressions. La société ne peut que s'enrichir de cette diversité d'opinions, de types et de comportements. Ils sont la révélation d'une nature aussi – la nature humaine –, mais aussi au-delà, d'une nature divine ou spirituelle, qui sous-tend ce miracle. Sa théorie des « trois âmes » – soit une âme physique, une âme personnelle et une âme universelle qui éclaire la précédente – est un essai pour harmoniser dans le même être nos divers niveaux de perception et de conscience.

Il faut se rappeler qu'en France, la république s'est constituée sur une perception originale, celle du droit naturel. Ce droit naturel est tout l'objet des philosophes du XVIII^e siècle, qui veulent s'affranchir du droit divin de l'Ancien Régime, qui instaurait une inégalité de principe validée par Dieu. À la naissance nous sommes tous égaux, nous sommes tous libres par nature ; voilà au contraire ce qu'affirme le droit naturel. Et Jean-Jacques Rousseau d'ajouter : la nature est bonne ! Sand y croit fermement. Toute destruction de la nature est donc coupable, car elle menace dans le même temps les fondements de la société, et le principe d'une égalité inscrite dans les lois naturelles. On ne peut comprendre la passion de Sand pour la botanique et l'entomologie, sa défense de la forêt de

Fontainebleau ou celle de l'île de la Réunion, sans voir qu'elle y célèbre, par la science, la sensibilité et la politique, les notions républicaines fondatrices. Ainsi la république est-elle juste parce qu'elle s'inspire des cycles naturels. Et les autres formes de gouvernement – monarchie et toutes formes de sujétion – sont-elles injustes pour s'écarter de ce même motif.

Aller à la rencontre de George Sand, c'est donc aller à la racine de nos interrogations du *xxi*^e siècle. On y retrouve la nature profonde de l'humain – éminemment contradictoire –, cet équilibre instable entre liberté et servitude, entre les intérêts humains, les intérêts politiques et ceux de la planète. L'humain arrivera-t-il à vivre en paix avec la nature ? Sand y répond par un simple vers, adressé à sa petite-fille : « la nature c'est toi-même ».

Patrick SCHEYDER

Avertissement de l'éditeur

Les éditions de référence des textes rassemblés dans cette anthologie sont présentées en fin d'ouvrage, dans une bibliographie commentée. L'orthographe et la typographie ont été modernisées.

Les textes en italiques et les notes de bas de page sont de Patrick Scheyder, à l'exception de celles de l'autrice, qui sont appelées par des astérisques ().*

SOUVENIRS D'ENFANCE

La langue de Jean-Jacques et la forme de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart ; je comprenais tout !

Histoire de ma vie

*Au début de la vie de la petite Aurore sont la nature, et Jean-Jacques Rousseau! Élevée dans le domaine berri-
chon de Nohant par sa grand-mère, Aurore de Saxe, la
petite-fille goûte à la vie campagnarde. Avec toute l'ardeur
de ses sens éveillés, la jeune Aurore voit en la nature un
maître bienveillant. Elle a foi en elle. Bientôt, elle édifie
dans le petit jardin un autel à « Corambé », une divinité
imaginaire qui étanche sa soif d'absolu. Sa grand-mère
complète sa passion instinctive par les cours d'agronomie
(peu convaincants) du précepteur Deschartres, et surtout
la fréquentation des idées de Jean-Jacques Rousseau, le
philosophe-botaniste qui nous fit aimer la nature. La jeune
fille est conquise!*

Nous avons chacune notre petit jardin dans le jardin de ma mère, qui était lui-même si petit qu'il aurait bien dû nous suffire ; mais un certain esprit de propriété est tellement inné dans l'être humain qu'il faut à l'enfant quatre pieds carrés de terre pour qu'il aime réellement cette terre cultivée par lui, et dont l'étendue est proportionnée à ses forces. Cela m'a toujours fait penser que, quelque communiste qu'on pût être, on devait toujours reconnaître une propriété individuelle. Qu'on la restreigne ou qu'on l'étende dans une certaine mesure, qu'on la définisse d'une manière ou d'une autre, selon le génie ou les nécessités des temps, il n'en est pas moins certain que la terre que l'homme cultive lui-même lui est aussi personnelle que son vêtement. Sa chambre ou sa maison est encore un vêtement, son jardin ou son champ est le vêtement de sa maison, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette observation des instincts naturels qui constate le besoin de la propriété dans l'homme semble exclure le besoin d'une grande étendue de propriété. Plus la propriété est petite, plus il s'y attache, mieux il la soigne, plus elle lui devient chère. Un noble Vénitien ne tient certainement pas à son palais autant qu'un paysan du Berry à sa chaumière, et le capitaliste qui possède plusieurs lieues carrées en retire infiniment

moins de jouissances que l'artisan qui cultive une giroflée dans sa mansarde. Un avocat de mes amis disait un jour en riant à un riche client qui lui parlait à satiété de ses domaines : « Des terres ? Vous croyez qu'il n'y a que vous pour avoir des terres ! J'en ai aussi, moi, sur ma fenêtre, dans des pots à fleurs ; et elles me donnent plus de plaisirs et moins de soucis que les vôtres. » Depuis, cet ami a fait un gros héritage ; il a eu des terres, des bois, des fermes, et des soucis par conséquent.

Histoire de ma vie,
troisième partie, chapitre III

—

Je me souviens que, dans les soirs d'hiver, ma mère nous lisait tantôt du Berquin, tantôt les *Veillées du château*, par madame de Genlis, et tantôt d'autres fragments de livres à notre portée, mais dont je ne me souviens plus. J'écoutais d'abord attentivement. J'étais assise aux pieds de ma mère, devant le feu, et il y avait entre le feu et moi un vieux écran à pieds garni de taffetas vert. Je voyais un peu le feu à travers ce taffetas usé, et il y produisait de petites étoiles dont j'augmentais le rayonnement en clignant les yeux. Alors peu à peu je perdais le sens des phrases que lisait ma mère ; sa voix me jetait dans une sorte d'assoupissement moral, où il m'était impossible de suivre une idée. Des images se dessinaient devant moi et venaient se fixer sur l'écran vert. C'étaient des bois, des prairies, des rivières, des villes d'une architecture bizarre et gigantesque, comme j'en vois encore souvent en songe ; des palais enchantés avec des jardins comme il n'y en a pas, avec des milliers d'oiseaux d'azur, d'or et de pourpre, qui voltigeaient sur

les fleurs et qui se laissaient prendre comme les roses se laissent cueillir. Il y avait des roses vertes, noires, violettes, des roses bleues surtout. Il paraît que la rose bleue a été longtemps le rêve de Balzac. Elle était aussi le mien dans mon enfance, car les enfants, comme les poètes, sont amoureux de ce qui n'existe pas. Je voyais aussi des bosquets illuminés, des jets d'eau, des profondeurs mystérieuses, des ponts chinois, des arbres couverts de fruits d'or et de pierreries. Enfin, tout le monde fantastique de mes contes devenait sensible, évident, et je m'y perdais avec délices. Je fermais les yeux, et je le voyais encore ; mais quand je les rouvrais, ce n'était que sur l'écran que je pouvais le retrouver. Je ne sais quel travail de mon cerveau avait fixé là cette vision plutôt qu'ailleurs ; mais il est certain que j'ai contemplé sur cet écran vert des merveilles inouïes. Un jour ces apparitions devinrent si complètes, que j'en fus comme effrayée et que je demandai à ma mère si elle ne les voyait pas. Je prétendais qu'il y avait de grandes montagnes bleues sur l'écran, et elle me secoua sur ses genoux en chantant pour me ramener à moi-même.

Histoire de ma vie,
deuxième partie, chapitre xvi

En commençant à parler de *Corambé*, je commence à parler non seulement de ma vie poétique, que ce type a remplie si longtemps dans le secret de mes rêves, mais encore de ma vie morale, qui ne faisait qu'une avec la première. *Corambé* n'était pas, à vrai dire, un simple personnage de roman, c'était la forme qu'avait prise et que garda longtemps mon idéal religieux. [...]

Corambé se créa tout seul dans mon cerveau. Il était pur et charitable comme Jésus, rayonnant et beau comme Gabriel ; mais il lui fallait un peu de la grâce des nymphes et de la poésie d'Orphée. Il avait donc des formes moins austères que le Dieu des chrétiens, et un sentiment plus spiritualisé que ceux d'Homère. Et puis, il me fallait le compléter en le vêtant en femme à l'occasion, car ce que j'avais le mieux aimé, le mieux compris jusqu'alors, c'était une femme, c'était ma mère. Ce fut donc souvent sous les traits d'une femme qu'il m'apparut. En somme, il n'avait pas de sexe et revêtait toute sorte d'aspects différents. [...]

Voici ce que j'avais imaginé. Je voulais élever un autel à Corambé. J'avais d'abord pensé à la grotte en rocaille qui subsistait encore, quoique ruinée et abandonnée ; mais le chemin en était trop connu et trop fréquenté. Le petit bois du jardin offrait alors certaines parties d'un fourré impénétrable. Les arbres encore jeunes n'avaient pas étouffé la végétation des aubépines et des troènes qui croissaient à leur pied, serrés comme les herbes d'une prairie. Dans ces massifs qui côtoyaient les allées de charmille, j'avais donc remarqué qu'il en était plusieurs où personne n'entrait jamais et où l'œil ne pouvait pénétrer durant la saison des feuilles. Je choisis le plus épais, je m'y frayai un passage et je cherchai dans le milieu un endroit convenable. Il s'y trouva, comme s'il m'eût attendue. Au centre du fourré s'élevaient trois beaux érables sortant d'un même pied, et la végétation des arbustes étouffés par leur ombrage s'arrondissait à l'entour pour former comme une petite salle de verdure. La terre était jonchée d'une mousse magnifique, et, de quelque côté qu'on portât les yeux, on ne pouvait rien distinguer dans l'interstice des broussailles à deux pas de soi. J'étais donc là aussi seule, aussi cachée qu'au fond d'une forêt vierge,

tandis qu'à trente ou quarante pieds de moi couraient des allées sinueuses où l'on pouvait passer et repasser sans se douter de rien.

Il s'agissait de décorer à mon gré le temple que je venais de découvrir. Pour cela je procédai comme ma mère me l'avait enseigné. Je me mis à la recherche des beaux cailloux, des coquillages variés, des plus fraîches mousses. J'élevai une sorte d'autel au pied de l'arbre principal, et au-dessus je suspendis une couronne de fleurs que des chapelets de coquilles roses et blanches faisaient descendre comme un lustre des branches de l'érable. Je coupai quelques broussailles, de manière à donner une forme régulière à la petite rotonde, et j'y entrelaçai du lierre et de la mousse de façon à former une sorte de colonnade de verdure avec des arcades, d'où pendaient d'autres petites couronnes, des nids d'oiseaux, de gros coquillages en guise de lampes, etc. Enfin, je parvins à faire quelque chose qui me parut si joli, que la tête m'en tournait et que j'en rêvais la nuit.

Histoire de ma vie,
troisième partie, chapitre VIII

Il y a dans notre enclos un petit bois planté de charmillles, d'érables, de frênes, de tilleuls et de lilas. Ma mère choisit un endroit où une allée tournante conduit à une sorte d'impasse. Elle pratiqua, avec l'aide d'Hippolyte, de ma bonne, d'Ursule et de moi, un petit sentier dans le fourré, qui était alors fort épais. Ce sentier fut bordé de violettes, de primevères et de pervenches qui depuis ce temps-là ont tellement prospéré, qu'elles ont envahi presque tout le bois. L'impasse devint donc un petit nid

où un banc fut établi sous les lilas et les aubépines, et l'on allait étudier et répéter là ses leçons pendant le beau temps. Ma mère y portait son ouvrage, et nous y portions nos jeux, surtout nos pierres et nos briques pour construire des maisons, et nous donnions à ces édifices, Ursule et moi, des noms pompeux. C'était le château de la fée, c'était le palais de la *Belle au bois dormant*, etc. Voyant que nous ne venions pas à bout de réaliser nos rêves dans ces constructions grossières, ma mère quitta un jour son ouvrage et se mit de la partie. « Ôtez-moi, nous dit-elle, vos vilaines pierres à chaux et vos briques cassées. Allez me chercher des pierres bien couvertes de mousse, des cailloux roses, verts, des coquillages, et que tout cela soit joli, ou bien je ne m'en mêle pas. »

Voilà notre imagination allumée. Il s'agit de ne rien rapporter qui ne soit joli, et nous nous mettons à la recherche de ces trésors que jusque-là nous avions foulés aux pieds sans les connaître. Que de discussions avec Ursule pour savoir si cette mousse est assez veloutée, si ces pierres ont une forme heureuse, si ces cailloux sont assez brillants ! D'abord tout nous avait paru bon, mais bientôt la comparaison s'établit, les différences nous frappèrent, et peu à peu rien ne nous paraissait plus digne de notre construction nouvelle. Il fallut que la bonne nous conduisît à la rivière pour y trouver les beaux cailloux d'émeraude, de lapis et de corail qui brillent sous les eaux basses et courantes. Mais, à mesure qu'ils sèchent hors de leur lit, ils perdent leurs vives couleurs, et c'était une déception nouvelle. Nous les replongions cent fois dans l'eau pour en ranimer l'éclat. Il y a dans nos terrains des quartz superbes, et une quantité d'ammonites et de pétrifications antédiluviennes d'une grande beauté et d'une grande variété. Nous n'avions jamais fait attention à tout

LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

Dans la même collection

BUFFON, *Histoire naturelle des animaux sauvages*, présenté par
Bruno David

EMERSON, *Nature*, suivi de *Société et solitude*, présenté par
Stéphane-Hicham Afeissa

HUMBOLDT, *Steppes et déserts*, présenté par Gilles Fumey et Jérôme
Gaillardet

HUMBOLDT, *De l'Orénoque au Cajamarca*, présenté par Gilles
Fumey et Jérôme Gaillardet

MICHELET, *La Montagne*, présenté par Antoine de Baecque

RECLUS, *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*, présenté par
Philippe Pelletier

AUDUBON, *Scènes de la nature*, présenté par Henri Gourdin

CE LIVRE A ÉTÉ COMPOSÉ EN MINION PRO
ET FRUTIGER PAR IGS-CP.
IL A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FRANCE,
AVEC DES ENCRE VÉGÉTALES
ET SUR PAPIER FABRIQUÉ À PARTIR DE MATÉRIAUX RECYCLÉS
ET DE BOIS PROVENANT DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT,
PAR NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
61250 LONRAI